

des parties demeuraient intactes, habitables ; le donjon, semblable à un monolythe, n'avait pas une fissure, pas une pierre ne manquait à ses créneaux, pas un corbeau à ses machicoulis ; les murs du corps du château étaient inébranlables, portant neuf pieds d'épaisseur ; les tours d'angles, toutes en pierre de taille, conservaient leur imposant aplomb ; mais, les toits partout s'en allaient, en bien des points les charpentes étaient tombées, par là s'engouffrait le vent, entraient la pluie et la neige, et l'œuvre de ces ennemis sournois mais impitoyables était déjà telle, qu'elle menaçait tout l'ensemble. Il aurait fallu des sommes énormes pour réparer Montenoire ; aussi, vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, les Bouchard de Forcy, dont la fortune avait subi un terrible assaut au temps du *Système*, n'étant plus en état d'en faire la dépense, l'avaient abandonné, pour aller habiter dans leur bonne maison de Martois, plus petite, plus simple, plus en harmonie avec l'état actuel de leurs affaires. Ils avaient laissé à Montenoire le gros mobilier de la Renaissance, qui eût été trop encombrant à Martois.

En 1793, Montenoire, de plus en plus délabré, mais conservant des parties intactes, et pour longtemps encore habitables, fut mis en vente comme bien d'émigré. Il fut acheté avec une partie des terres qui l'entouraient pour un morceau de pain, ou plutôt pour une poignée de chiffons de papier, car il fut payé en assignats, par un cultivateur de la localité, nommé François Massot.

Ce Massot avait quelque bien : travailleur infatigable, d'une avarice sordide, il avait fini par amasser un petit pécule. Dès lors les idées ambitieuses lui étaient venues, il rêvait pour Jules, son unique garçon, un sort meilleur que le sien, et depuis bien des années, avec ce flair particulier des paysans pour tout ce qui touche aux biens fonciers, il sentait arriver la ruine des Forcy. Il voyait Montenoire en vente forcée, personne dans le pays pour lui faire concurrence, et il rêvait de finir ses jours dans ces hautes murailles, qui, toutes délabrées qu'elles fussent, conservaient à ses yeux tout le prestige de leur ancienne grandeur. Il voyait son fils châtelain, faisant souche de gentilhomme, et quand ces rêves dorés illuminait son étroite cervelle, il trouvait moins dure sa croûte de pain noir, mais écrasante sa tâche acharnée de tous les jours.

Mais le temps marchait, l'âge venait, les Forcy tenaient bon, et le bonhomme sentait parfois l'angoisse de ne pas avoir assez de jours devant lui pour accomplir sa tâche. Chaque fois qu'il passait sous la grande ombre de Montenoire, il mesurait de l'œil sa masse imposante, et de gros soupirs s'échappaient de sa poitrine. Il évaluait la ruine, comptait mentalement la somme qu'il y pouvait mettre ; puis rentré chez lui, le soir, bien seul, tapi dans un recoin de sa cage, sans lumières, à tâtons, il déterrait son trésor, le comptait en silence, étouffant entre ses doigts le chant métallique des louis, il en ajoutait un ou deux, économies de la semaine, et les yeux grands ouverts dans l'obscurité, il voyait se dresser devant lui les fières tours, avec le haut donjon au milieu !

La Révolution éclata, les Forcy émigrèrent. 93 arriva, la fortune de Massot fut centuplée sur la bascule des assignats. Aussi quand Montenoire fut en vente, l'homme aisément toucha son rêve de la main. Il paya

comptant, et, dans le vieux pot de fer, au fond de la cave, la moitié des louis entassés put dormir encore.

Ce coup de fortune devait perdre le paysan. Il ne comprit pas que sa réussite tenait à des hasards inouïs et qu'on ne reverrait pas ; il la tint pour un effet de son savoir-faire, et au lieu de penser à jouir en paix de ce bonheur si longtemps attendu, il ne pensa plus qu'à accroître ce domaine qu'il devait à un caprice du sort, et dont il aurait fait si sagement de se contenter. Comme tant d'autres, il spécula sur les terres, puis sur les fournitures des armées, avec diverses alternatives. D'abord il réussit, et vers 1802, il ne se serait pas, comme il s'en vantait un jour, "laissé couper le cou pour un million." Mais quelques années après, la roue tourna ; pris dans l'engrenage de la spéculation, trop confiant en lui-même, il ne sut pas s'en retirer à temps, et, quand il mourut, en 1810, le million était reparti aussi aisément qu'il était venu.

Massot laissait une situation plus que difficile, et Montenoire même était hypothéqué. Sa veuve apparemment disputa les débris de sa fortune à la meute des créanciers, sans grand succès, hélas ! car trois ans après quand elle mourut à son tour, le désastre était complet. Lorsque la situation fut absolument liquidée, de toute cette fortune il ne restait plus que Montenoire tout inébûlé, mais de plus en plus délabré, sans un pouce de terre autour, avec une petite rente de huit cents francs sur l'Etat, créée inaccessible et insaisissable, heureusement !

Dans le vieux château, tristement vivait l'unique héritier des Massot, Jules, qui payait bien cher la vaniteuse folie de ses parents. C'était pour lui cependant que ces paysans avengés avaient si durement combattu la vie, pour lui qu'ils s'étaient privés d'abord du nécessaire, pour lui qu'ensuite ils avaient échafaudé ces spéculations où tout l'édifice avait éroulé !

Élevé comme un fils de bonne famille, Jules avait été mis au collège à Paris. Intelligent, tenace, il avait fait de bonnes études et aurait pu avoir une brillante carrière, si ses parents lui avaient imposé le choix d'une profession. Mais bien loin de le diriger dans la seule voie qui convienne à la dignité humaine, dans la voie du travail et de l'effort, ils le rêvaient grand seigneur, vivant noblement sur les terres de Montenoire, marié à quelques marquises de l'ancien et du nouveau régime !

CUNISSET CARNOT

(A suivre)

## LOURDES

La *Croix* de Montréal et la presse catholique a publié une lettre de protestation adressée à M. Zola par des notables du village de Bartes à propos de ses avances sur le compte de Bernadette.

Plus honnêtes que la *Croix* nous donnerons la lettre et la réponse la semaine prochaine.